20. jan
68

L'INGÉNU.

PREMIERE PARTIE.

L'INGÉNU.

PREMIÈRE PARTIE.

Gravé sur acier par Hopwood.

Voltaire.

Publié par Lami-Denozan.

LE HURON
OU
L'INGÉNU.

SECONDE ÉDITION.

par Voltaire

2G1036 39618

A LAUSANNE.

1767.

L'HEUREUX
OU
L'INGÉNU.

L'INGÉNU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le Prieur de Nôtre-Dame de la Montagne & Mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un Huron.

UN jour St Dunſtan, Irlandais de nation & Saint de profeſſion, partit d'Irlande ſur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voi-

ture à la baye de St Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à ſa montagne, qui lui fit de profondes révérences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunſtan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, & lui donna le nom de Prieuré de la Montagne, qu'il porte encor, comme un chacun ſçait.

En l'année 1689, le 15 Juillet au ſoir, l'Abbé de Kerkabon, prieur de Nôtre-Dame de la Montagne, ſe promenait ſur le bord de la mer avec Mademoiſelle de Kerkabon ſa ſœur pour prendre le frais. Le prieur, déja un peu ſur

l'âge, était un très-bon eccléſiaſtique, aimé de ſes voiſins, après l'avoir été autrefois de ſes voiſines. Ce qui lui avait donné ſur-tout une grande conſidération, c'eſt qu'il était le ſeul bénéficier du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans ſon lit quand il avait ſoupé avec ſes confrères. Il ſavait aſſez honnêtement de Théologie ; & quand il était las de lire St Auguſtin, il s'amuſait avec Rabelais ; auſſi tout le monde diſait du bien de lui.

Mademoiſelle de Kerkabon, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conſervait de la fraîcheur à l'âge de

quarante-cinq ans ; ſon caractère était bon & ſenſible, elle aimait le plaiſir & était dévote.

Le Prieur diſait à ſa ſœur en regardant la mer : Hélas ! c'eſt ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-ſœur Mad. de Kerkabon ſa femme ſur la frégate l'Hirondelle en 1669, pour aller ſervir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions eſpérer de le revoir encor.

Croyez-vous, diſait Mlle de Kerkabon, que notre belle-ſœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il eſt certain que ſi elle n'avait pas été mangée, elle ſerait revenue au pays. Je

la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère qui avait beaucoup d'eſprit aurait fait aſſurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriſſaient l'un & l'autre à ce ſouvenir, ils virent entrer dans la baye de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée ; c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur païs. Ils ſautèrent à terre ſans regarder M. le Prieur, ni Mlle. ſa ſœur qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait, qui s'élança d'un ſaut par-deſſus la tête

de ſes compagnons, & ſe trouva vis-à-vis Mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure & ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère & de la ſœur. Il était nu-tête & nu-jambes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine & dégagée; l'air martial & doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, & dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet & de très-bon biſcuit de mer. Il parlait Français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau

des Barbades à Mlle. de Kerkabon & à M. ſon frère ; il en but avec eux ; il leur en fit reboire encor, & tout cela d'un air ſi ſimple & ſi naturel, que le frère & la ſœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs ſervices, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en ſavait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Mr. le Prieur jugeant à ſon accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel païs il était. Je ſuis Huron, lui répondit le jeune homme.

Mlle. de Kerkabon étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses, pria le jeune homme à souper; il ne se fit pas prier deux fois, & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Nôtre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux, & disait de temps en temps au prieur: Ce grand garçon là a un teint de lys & de rose! qu'il a une belle peau pour un Huron! Vous avez raison, ma sœur, disait le prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup, & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt

qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empreſſa d'y venir ſouper. L'Abbé de St. Yves y vint avec Mlle ſa ſœur, jeune baſſe brette, fort jolie & très-bien élevée. Le Bailly, le receveur des tailles & leurs femmes furent du ſouper. On plaça l'étranger entre Mlle. de Kerkabon & Mlle. de St. Yves. Tout le monde le regardait avec admiration ; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois ; le Huron ne s'en émouvait pas. Il ſemblait qu'il eût pris pour ſa déviſe celle de Mylord Bolingbroke : *nihil admirari*. Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec

assez de douceur, mais avec un peu de fermeté, Messieurs, dans mon païs on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques moments. Il se fit un grand silence. Mr. le Bailly qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvat, & qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied, Monsieur, comment vous nommez-vous? On m'a toujours appellé l'Ingénu, reprit le Huron, & on m'a confirmé

ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je penſe, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, Monſieur, venir en Angleterre? C'eſt qu'on m'y a mené; j'ai été fait, dans un combat, priſonnier par les Anglais après m'être aſſez bien défendu; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils ſont braves & qu'ils ſont auſſi honnêtes que nous, m'ayant propoſé de me rendre à mes parents ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime paſſionément à voir du païs.

Mais, Monſieur, dit le Bailly, avec ſon ton impoſant, comment avez vous pu abandonner ainſi père & mère? C'eſt que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père ni mère*! Nous lui en ſervirons, dit la maîtreſſe de la maiſon à ſon frère le prieur; que ce Monſieur le Huron eſt intéreſſant! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait beſoin de rien.

Je m'aperçois, Mr. l'Ingénu, dit le grave Bailly, que vous parlez mieux Français qu'il n'apartient à un Huron. Un Français, dit-il,

que nous avions pris dans ma grande jeuneſſe en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enſeigna ſa langue ; j'aprends très-vîte ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos Français réfugiés que vous appellez huguenots je ne ſais pourquoi ; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaiſſance de votre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je ſuis venu voir votre païs, parce que j'aime aſſez les Français quand ils ne font pas trop de queſtions.

L'Abbé de S. Yves malgré ce petit avertiſſement lui demanda laquelle des trois langues lui plaiſait

davantage, la Hurone, l'Anglaiſe ou la Françaiſe? La Hurone, ſans contredit, répondit l'Ingenu. Eſt-il poſſible? s'écria Mlle. de Kerkabon; j'avais toujours cru que le Français était la plus belle de toutes les langues après le Bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu, comment on diſait en Huron du tabac, & il répondait *Taya;* comment on diſait manger, & il répondait *Eſſenten.* Mlle de Kerkabon voulut abſolument ſavoir comment on diſait faire l'amour, il lui répondit *Trovander* (*), & ſoutint non ſans apparence de raiſon que ces mots là valaient

(*) Tous ces noms ſont en effet Hurons.

bien les mots Français & Anglais qui leur correſpondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

Mr. le Prieur qui avait, dans ſa bibliothèque, la grammaire Hurone dont le R. P. Sagar Théodat récolet, fameux miſſionnaire, lui avait fait préſent, ſortit de table un moment pour l'aller conſulter. Il revint tout haletant de tendreſſe & de joie. Il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On diſputa un peu ſur la multiplicité des langues, & on convint que ſans l'avanture de la tour de Babel toute la terre aurait parlé Français.

L'interrogant Bailly qui juſques-

là s'était défié un peu du perſonnage, conçut pour lui un profond reſpect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mlle. de Saint Yves était fort curieuſe de ſavoir comment on faiſait l'amour au pays des Hurons ? En faiſant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux perſonnes qui vous reſſemblent. Tous les convives aplaudirent avec étonnement. Mlle. de Saint Yves rougit, & fut fort aiſe. Mlle. de Kerkabon rougit auſſi, mais elle n'était pas ſi aiſe ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adreſſât pas à elle, mais elle était ſi bonne perſonne

perſonne que ſon affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtreſſes en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'Ingénu ; c'était Mlle. Abacaba, la bonne amie de ma chere nourrice ; les joncs ne ſont pas plus droits, l'hermine n'eſt pas plus blanche, les moutons ſont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne ſont pas ſi légers que l'était Abacaba. Elle pourſuivait un jour un liévre dans notre voiſinage, environ à cinquante lieues de notre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieues

plus loin, vint lui prendre ſon liévre; je le ſçus, j'y courus, je terraſſai l'Algonquin d'un coup de maſſue, je l'amenai aux pieds de ma maîtreſſe pieds & poings liés. Les parents d'Abacaba voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces ſortes de feſtins; je lui rendis ſa liberté, j'en fis un ami. Abacaba fut ſi touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ſes amants. Elle m'aimerait encor ſi elle n'avait pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps ſa peau, mais cela ne m'a pas conſolé.

Mlle de Saint Yves, à ce récit, ſentait un plaiſir ſecret d'a-

prendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtreſſe, & qu'Abacaba n'était plus; mais elle ne démêlait pas la cauſe de ſon plaiſir. Tout le monde fixait les yeux ſur l'Ingénu, on le louait beaucoup d'avoir empêché ſes camarades de manger un Algonquin.

L'impitoyable Bailly qui ne pouvait réprimer ſa fureur de queſtionner, pouſſa enfin la curioſité juſqu'à s'informer de quelle religion était Mr. le Huron ? s'il avait choiſi la religion Anglicane ou la Gallicane, ou la Huguenote. Je ſuis de ma religion, dit il, comme vous de la vôtre. Hélas! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces

malheureux Anglais n'ont pas ſeulement ſongé à le batiſer. Eh, mon Dieu ! diſait Mlle de Saint Yves, comment ſe peut-il que les Hurons ne ſoient pas Catholiques ? Eſt-ce que les RR. PP. Jéſuites ne les ont pas tous convertis ? L'Ingénu l'aſſura que dans ſon pays on ne convertiſſait perſonne ; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans ſa langue de terme qui ſignifiât inconſtance. Ces derniers mots plurent extrêmement à Mlle. de Saint Yves.

Nous le batiſerons, nous le batiſerons, diſait la Kerkabon à Mr. le Prieur : vous en aurez l'honneur,

mon cher frère, je veux abſolument être ſa maraine ; Mr. l'Abbé de Saint Yves le préſentera ſur les fonts : ce ſera une cérémonie bien brillante, il en ſera parlé dans toute la baſſe Bretagne, & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie ſeconda la maîtreſſe de la maiſon ; tous les convives criaient, nous le batiſerons. L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laiſſait vivre les gens à leur fantaiſie. Il témoigna que la propoſition ne lui plaiſait point du tout, & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas Bretons ; enfin, il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vuider ſa

bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans ſa chambre, Mlle. de Kerkabon & ſon amie Mlle. de Saint Yves, ne purent ſe tenir de regarder par le trou d'une large ferrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit ſur le plancher, & qu'il repoſait dans la plus belle attitude du monde.

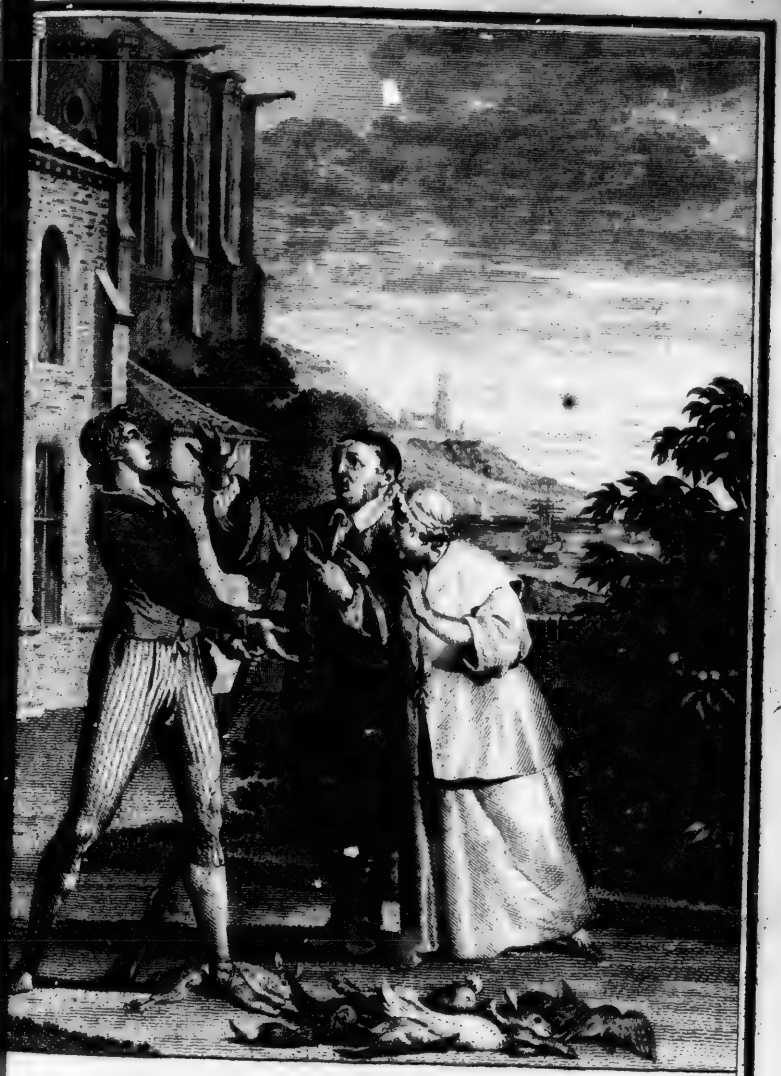
CHAPITRE II.

Le Huron nommé l'Ingénu reconnu de ſes parents.

L'Ingénu, ſelon ſa coutume, s'éveilla avec le ſoleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre & en Huronie, la trompette du jour. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiſeux, juſqu'à ce que le ſoleil ait fait la moitié de ſon tour, qui ne peut ni dormir, ni ſe lever, qui perd tant d'heures précieuſes dans cet état mitoyen entre la vie & la mort,

& qui ſe plaint encor que la vie eſt trop courte.

Il avait déja fait deux ou trois lieues ; il avait tué trente piéces de gibier à balle ſeule, lorſqu'en rentrant il trouva M. le prieur de Nôtre-Dame de la Montagne & ſa diſcrete ſœur, ſe promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur préſenta toute ſa chaſſe, & en tirant de ſa chemiſe une eſpèce de petit taliſman qu'il portait toujours à ſon cou, il les pria de l'accepter en reconnaiſſance de leur bonne réception ; c'eſt ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il ; on m'a aſſuré que je ſerais toujours heureux, tant que je porterai ce



Ils dévoraient des yeux les portraits et le Huron.

l'Ingénu. Ch. 2.

Moreau Jr. inv. *E. de Ghendt Sculp.*

pet
le d
jour
I
atte
l'Ing
deux
attac
roie
M
da s'i
ronie
rareté
ſon m
en dé
du Ca
guerre
Le

petit brinborion ſur moi, & je vous le donne afin que vous ſoyez toujours heureux.

Le prieur & Mlle. ſourirent avec attendriſſement de la naïveté de l'Ingénu. Ce préſent conſiſtait en deux petits portraits aſſez mal faits, attachés enſemble avec une couroie fort graſſe.

Mlle. de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'Ingénu; cette rareté me vient de ma nourrice; ſon mari l'avait eue par conquête, en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre; c'eſt tout ce que j'en ai ſçu.

Le Prieur regardait attentive-

ment ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ſes mains tremblèrent : Par nôtre Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le viſage de mon frère le Capitaine & de ſa femme. Mademoiſelle, après les avoir conſidérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient ſaiſis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendriſſaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils pouſſaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une ſeconde ; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron ; ils lui de-

mandaient l'un après l'autre, & tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces mignatures étaient tombées entre les mains de ſa nourrice; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du Capitaine; ils ſe ſouvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été juſqu'au païs des Hurons, & que depuis ce temps, ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de ſens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe; il ſavait très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton eſt cotoné; il eſt donc fils d'un

homme d'Europe. Mon frère & ma belle-ſœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mammelle; la nourrice Huronne lui a ſauvé la vie, & lui a ſervi de mère; enfin après cent queſtions & cent réponſes, le prieur & ſa ſœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embraſſaient en verſant des larmes; & l'Ingénu riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un Prieur bas Breton.

Toute la compagnie deſcendit; Mr. de St. Yves, qui était grand phyſionomiſte, compara les deux portraits avec le viſage de l'Ingénu;

il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front & le nez de feu M. le Capitaine de Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mlle. de St. Yves, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchaînement des événements de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénu, qu'il consentit lui-même à être neveu de M. le Prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On alla rendre grace à Dieu

dans l'Egliſe de nôtre Dame de la Montagne, tandis que le Huron d'un air indifférent s'amuſait à boire dans la maiſon.

Les Anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes; je reſte ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus beſoin de rien au monde, puiſque je ſuis le neveu d'un prieur. Les Anglais mirent à la voile, en ſe ſouciant fort peu que l'Ingénu eût des parents ou non en baſſe Bretagne.

Après que l'oncle, la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le Bailly eut encore accablé l'Ingénu de queſtions, après qu'on eut épuiſé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendreſſe peuvent faire dire; le prieur de la Montagne & l'Abbé de St. Yves conclurent à faire batiſer l'Ingénu au plus vîte. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère, ſans qu'il en ſache rien. Il fallait l'inſtruire, & cela paraiſſait difficile; car l'abbé de St. Yves ſuppoſait qu'un homme qui n'était pas né en France, n'avait pas le ſens commun.

Le prieur fit obſerver à la compagnie, que ſi en effet M. l'Ingénu ſon neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en baſſe Bretagne, il n'en avait pas moins d'eſprit; qu'on en pouvait juger par toutes ſes réponſes, & que ſurement la nature l'avait beaucoup favoriſé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre? Il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais, & quelques morceaux de Shakeſpear qu'il ſavait par cœur; qu'il avait trouvé ces livres chez le Capitaine du vaiſſeau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, &

& qu'il en était fort content. Le Bailly ne manqua pas de l'interroger ſur ces livres. Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque choſe, & que je n'ai pas entendu le reſte.

L'Abbé de St. Yves, à ce diſcours, fit réflexion que c'était ainſi que lui-même avait toujours lu, & que la plûpart des hommes ne liſaient guéres autrement. Vous avez ſans doute lu la Bible, dit-il au Huron. Point du tout, Mr. l'Abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon Capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme ſont ces maudits Anglais, criait Mlle. Kerkabon, ils feront

plus de cas d'une pièce de Shakeſpear, d'un plambpouding & d'une bouteille de Rum que du Pentateuque. Auſſi n'ont-ils jamais converti perſonne en Amérique. Certainement ils ſont maudits de Dieu; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il ſoit peu de temps.

Quoi qu'il en ſoit, on fit venir le plus habile tailleur de St. Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie ſe ſépara, le Bailly alla faire ſes queſtions ailleurs. Mlle. de St. Yves, en partant, ſe retourna pluſieurs fois pour regarder l'Ingénu, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en

avait jamais faites à perſonne en ſa vie.

Le Bailly préſenta à Mademoiſelle de St. Yves un grand nigaut de fils qui ſortait du collège ; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle étoit occupée de la politeſſe du Huron.

CHAPITRE III.

Le Huron nommé l'Ingénu, converti.

MONSIEUR le Prieur voyant qu'il était un peu ſur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour ſa conſolation, ſe mit en tête qu'il pourrait lui réſigner ſon bénéfice s'il réuſſiſſait à le batiſer & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de baſſe Bretagne fortifiée par le climat du Canada, avait rendu ſa tête ſi vigoureuſe, que quand on

frapait dessus, à peine le sentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le Prieur résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel temps, ni dans quel païs toutes les avantures raportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse Bretagne; & il jura qu'il

couperait le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, ſi jamais il rencontrait ces marauts là.

Son Oncle charmé de ces bonnes diſpoſitions le mit au fait en peu de temps; il loua ſon zèle, mais il lui aprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ ſeize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu ſçut bientôt preſque tout le livre par cœur. Il propoſait quelquefois des difficultés qui mettaient le Prieur fort en peine. Il était obligé ſouvent de conſulter l'Abbé de St. Yves, qui ne ſachant que répondre, fit venir un Jéſuite bas Breton pour achever la converſion du Huron.

Enfin, la grace opéra; l'Ingénu promit de ſe faire Chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, diſait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un ſeul perſonnage qui ne l'ait été; il eſt donc évident que je dois faire le ſacrifice de mon prépuce, le plutôt c'eſt le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment Mademoiſelle de Kerkabon & toute lacompagnie, quand une fois la choſe ſerait faite. Le frater qui n'avait point encore fait cette opération, en avertit la famille, qui jetta les

hauts cris. La bonne Kerkabon trembla que ſon neveu qui paraiſſait réſolu & expéditif, ne ſe fit lui-même l'opération, très-mal adroitement, & qu'il n'en réſultat de triſtes effets, auxquels les Dames s'intéreſſent toujours par bonté d'ame.

Le Prieur redreſſa les idées du Huron; il lui remontra que la circonciſion n'était plus de mode, que le bâtême était beaucoup plus doux & plus ſalutaire; que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingénu qui avait beaucoup de bon ſens & de droiture diſputa, mais reconnut ſon erreur, ce qui eſt aſſez rare en Eu-

rope aux gens qui disputent ; enfin il promit de se faire batiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; & c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul Apôtre se fût confessé, & cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de St. Jacques le mineur, ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres.* Le Huron se tut, & se confessa à un Récolet. Quand il eut fini, il tira le récolet du confessional, & saisissant son homme

d'un bras vigoureux, il ſe mit à ſa place, & le fit mettre à genoux devant lui ; allons, mon ami, il eſt dit : *Confeſſez-vous les uns aux autres.* Je t'ai conté mes péchés, tu ne ſortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainſi, il appuyait ſon large genou contre la poitrine de ſon adverſe partie. Le Récolet pouſſe des hurlemens qui font retentir l'égliſe. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St. Jaques le mineur. La joye de batiſer un bas Breton Huron & Anglais était ſi grande, qu'on paſſa par deſſus ces ſingularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui

pensèrent que la confeſſion n'était pas néceſſaire, puiſque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'Evêque de St. Malo, qui flatté, comme on le peut croire, de batiſer un Huron, arriva dans un pompeux équipage, ſuivi de ſon clergé. Mlle. de Saint Yves, en béniſſant Dieu, mit ſa plus belle robe, & fit venir une coëffeuſe de St. Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant Bailly accourut avec toute la contrée. L'égliſe était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptiſmaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchè-

rent par-tout. On crut qu'il était à la chaſſe ſelon ſa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voiſins; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On ſe ſouvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce païs-là. Mr. le Prieur & ſa ſœur étaient perſuadés qu'on n'y batiſait perſonne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'Evêque était confondu, & prêt à s'en retourner; le Prieur & l'Abbé de St. Yves ſe déſeſpéraient; le Bailly interrogeait tous les paſſants avec ſa gravité ordinaire. Mlle. de Kerkabon pleurait.

Mlle. de St. Yves ne pleurait pas, mais elle pouſſait de profonds ſoupirs qui ſemblaient témoigner ſon goût pour les ſacremens. Elles ſe promenaient triſtement le long des ſaules & des roſeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorſqu'elles apperçurent au milieu de la rivière une grande figure aſſez blanche, les deux mains croiſées ſur la poitrine. Elles jettèrent un grand cri & ſe détournèrent. Mais la curioſité l'emportant bientôt ſur toute autre conſidération, elles ſe coulèrent doucement entre les roſeaux, & quand elles furent bien ſures de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agiſſait.

CHAPITRE IV.

L'Ingénu batiſé.

LE Prieur & l'Abbé étant accourus, demandèrent à l'Ingenu ce qu'il faiſait là. Eh parbleu Meſſieurs, j'attends le batême. Il y a une heure que je ſuis dans l'eau juſqu'au cou, & il n'eſt pas honnête de me laiſſer morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le Prieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on batiſe en baſſe Bretagne reprenez vos habits & venez avec nous. Mlle. de St. Yves, en entendant ce diſcours, diſoit tout ba

à ſa compagne ; Mademoiſelle, croyez-vous qu'il reprenne ſi-tôt ſes habits ?

Le Huron cependant repartit au Prieur, vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, & je ſuis très-certain qu'on ne ſe batiſe pas autrement. L'Eunuque de la Reine de Candace fut batiſé dans un ruiſſeau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y ſoit jamais pris d'une autre façon. Je ne ſerai point batiſé du tout, ou je le ſerai dans la riviere. On eut beau lui remontrer que les uſages avaient changé, l'Ingénu était tê-

tu, car il était Breton & Huron. Il revenait toujours à l'Eunuque de la Reine de Candace. Et quoique Mlle. sa tante & Mlle. de St. Yves qui l'avaient obſervé entre les ſaules, fuſſent en droit de lui dire qu'il ne lui apartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur diſcrétion. L'Evêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup, mais il ne gagna rien; le Huron diſputa contre l'Evêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un ſeul homme qui n'ait pas été batiſé dans la riviere, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La

La tante déſeſpérée avait remarqué que la premiere fois que ſon neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle. de St. Yves qu'à aucune autre perſonne de la compagnie; qu'il n'avait pas même ſalué Mr. l'Evêque avec ce reſpect mêlé de cordialité, qu'il avait témoigné à cette belle Demoiſelle. Elle prit le parti de s'adreſſer à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interpoſer ſon crédit pour engager le Huron à ſe faire batiſer de la même maniere que les Bretons, ne croyant pas que ſon neveu pût jamais être Chrétien, s'il perſiſtait à

vouloir être batisé dans l'eau courante.

Mlle. de St. Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'aprocha modestement de l'Ingénu, & lui serrant la main d'une maniere tout-à-fait noble : Est-ce que vous ne ferez rien pour moi ? lui dit-elle ; &, en prononçant ces mots, elle baissait les yeux & les relevait avec une grace attendrissante. Ah ! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez, batême d'eau, batême de feu, batême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mlle. de St. Yves

eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empreſſements du Prieur, ni les interrogations réitérées du Bailly, ni les raiſonnements même de Mr. l'Evêque n'avaient pu faire. Elle ſentit ſon triomphe ; mais elle n'en ſentait pas encor toute l'étendue.

Le batême fut adminiſtré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément poſſibles. L'oncle & la tante cédèrent à Mr. l'Abbé de St. Yves & à ſa ſœur l'honneur de tenir l'Ingénu ſur les fonts. Mlle. de Saint Yves rayonnait de joye de ſe voir maraine. Elle ne ſavait pas à quoi ce grand titre l'aſſerviſſait ; elle ac-

cepta cet honneur ſans en connaître les fatales conſéquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût ſuivie d'un grand dîné, on ſe mit à table au ſortir du batême. Les goguenards de baſſe Bretagne dirent qu'il ne fallait pas batiſer ſon vin. Mr. le prieur diſait que le vin, ſelon Salomon, réjouit le cœur de l'homme. M. l'Evêque ajoutait que le Patriarche Juda devait lier ſon ânon à la vigne, & tremper ſon manteau dans le ſang du raiſin, & qu'il était bien triſte qu'on n'en pût faire autant en baſſe Bretagne, à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot ſur le batême de l'In-

génu, & des galanteries à la maraine. Le Bailly toujours interrogant demandait au Huron s'il ſerait fidèle à ſes promeſſes? Comment voulez-vous que je manque à mes promeſſes, répondit le Huron, puiſque je les ai faites entre les mains de Mlle. de St. Yves.

Le Huron s'échauffa; il but beaucoup à la ſanté de ſa maraine. Si j'avais été batiſé de votre main, dit-il, je ſens que l'eau froide qu'on m'a verſée ſur le chignon m'aurait brulé. Le Bailly trouva cela trop poétique, ne ſachant pas combien l'allégorie eſt familière au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au batiſé. L'Evêque de Saint Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler. Le jéſuite qui était fort ſavant lui dit que c'était un Saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jéſuite de parler; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une ſeule nuit. Un plaiſant qui ſe trouva là, releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baiſsèrent les yeux, & jugèrent à la phyſionomie de l'Ingénu qu'il était digne du Saint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce batême & ce dîner, Mlle. de S. Yves ſouhaita paſſionnément que M. l'Evêque la fit encor participante de quelque beau ſacrement avec Monſieur Hercule l'Ingénu. Cependant comme elle était bien élevée & fort modeſte, elle n'oſait convenir tout-à-fait avec elle-même de ſes tendres ſentiments; mais s'il lui échapait un regard, un mot, un geſte, une penſée, elle enveloppait tout

cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & ſage.

Dès que Mr. l'Evêque fut parti, l'Ingénu & Mlle. de St. Yves ſe rencontrèrent, ſans avoir fait réflexion qu'ils ſe cherchaient. Ils ſe parlèrent ſans avoir imaginé ce qu'ils ſe diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout ſon cœur, & que la belle Abacaba dont il avait été fou dans ſon païs n'approchait pas d'elle. Mlle. lui répondit avec ſa modeſtie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vîte à Mr. le Prieur ſon oncle & à Mlle. ſa tante, & que de ſon côté elle en dirait deux mots à ſon cher frère l'abbé de Saint

Yves, & qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'ingénu lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner ou de chasser, ou de dormir; je sais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais comme ce n'est ni de mon oncle, ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas

à eux que je dois m'adreſſer dans cette affaire ; & ſi vous m'en croyez, vous vous paſſerez auſſi de M. l'abbé de St. Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicateſſe de ſon eſprit à réduire ſon Huron aux termes de la bienſéance. Elle ſe fâcha même, & bientôt ſe radoucit. Enfin, on ne ſait comment aurait fini cette converſation, ſi le jour baiſſant Mr. l'Abbé n'avait ramené ſa ſœur à ſon Abbaïe. L'Ingénu laiſſa coucher ſon oncle & ſa tante qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîné. Il paſſa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hu-

roné pour ſa bien-aimée; car il faut ſavoir qu'il n'y a aucun païs de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain ſon oncle lui parla ainſi après le déjeuner, en préſence de Mlle. de Kerkabon qui était toute attendrie. Le ciel ſoit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien & bas Breton; mais cela ne ſuffit pas; je ſuis un peu ſur l'âge; mon frère n'a laiſſé qu'un petit coin de terre qui eſt très-peu de choſe; j'ai un bon Prieuré; ſi vous voulez ſeulement vous faire ſous-Diacre, comme je l'eſpère, je vous réſigne-rai mon Prieuré, & vous vivrez

fort à votre aiſe, après avoir été la conſolation de ma vieilleſſe.

L'Ingénu répondit : Mon Oncle, grand bien vous faſſe ; vivez tant que vous pourrez. Je ne ſais pas ce que c'eſt que d'être ſous-Diacre, ni que de réſigner ; mais tout me ſera bon, pourvu que j'aie Mlle. de Saint Yves à ma diſpoſition. Eh mon Dieu ! mon neveu, que me dites-vous là? vous aimez donc cette belle demoiſelle à la folie ? Oui, mon oncle. Hélas! mon neveu, il eſt impoſſible que vous l'épouſiez. Cela eſt très-poſſible, mon oncle ; car non ſeulement elle m'a ſerré la main en me quittant ; mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en

mariage, & assurément je l'épouserai. Cela est impossible, vous dis-je, elle est votre maraine ; c'est un péché épouvantable à une maraine de serrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa maraine ; les loix divines & humaines s'y opposent. Morbleu, mon oncle, vous vous mocquez de moi ; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa maraine quand elle est jeune & jolie ? Je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fut mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être batisés. Je m'apperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, & qu'on n'y

fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves, ſous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, & que je me débatiſe.

Le Prieur fut confondu; ſa ſœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu ſe damne; notre ſaint père le Pape peut lui donner diſpenſe, & alors il pourra être chrêtiennement heureux avec ce qu'il aime. L'Ingénu embraſſa ſa tante. Quel eſt donc, dit-il, cet homme charmant qui favoriſe avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours? je veux lui aller parler tout à l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le Pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Océan ; & je quitterais Mademoiselle de St. Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée, à quatre cent lieues d'ici, dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez M. l'Abbé de S. Yves, qui ne demeure qu'à une lieue de vous, & je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encor entra le Bailly, qui, ſelon ſa coutume, lui demanda où il allait? Je vais me marier, dit l'Ingénu en courant; & au bout d'un quart d'heure il était déja chez ſa belle & chère baſſe-brette qui dormait encor. Ah! mon frère, diſait Mademoiſelle de Kerkabon au Prieur, jamais vous ne ferez un ſous-diacre de notre neveu.

Le Bailly fut très-mécontent de ce voyage; car il prétendait que ſon fils épouſât la St. Yves; & ce fils était encor plus ſot & plus inſupportable que ſon père.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

L'Ingénu court chez ſa maîtreſſe, & devient furieux.

A Peine l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille ſervante où était la chambre de ſa maîtreſſe, il avait pouſſé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mademoiſelle de St. Yves, ſe réveillant en ſurſaut, s'était écriée, quoi! c'eſt vous! Ah! c'eſt vous! arrêtez-vous, que faites-vous? Il avait répondu, je vous épouſe, & en effet il l'épouſait, ſi elle ne s'était pas débattue avec

toute l'honnêteté d'une perſonne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie, il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainſi qu'en uſait Mademoiſelle Abacaba ma première maîtreſſe ; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage, & vous ne voulez point faire mariage ; c'eſt manquer aux premières loix de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole, & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu poſſédait une vertu mâle & intrépide, digne de ſon patron Hercule, dont on lui avait

donné le nom à ſon batême ; il allait l'exercer dans toute ſon étendue, lorſqu'aux cris perçants de la demoiſelle, plus diſcrettement vertueuſe, accourut le ſage Abbé de St. Yves avec ſa gouvernante, un vieux domeſtique dévot, & un prêtre de la paroiſſe. Cette vue modéra le courage de l'aſſaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voiſin, lui dit l'Abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, repliqua le jeune homme ; je remplis mes promeſſes qui ſont ſacrées.

Mademoiſelle de St. Yves ſe rajuſta en rougiſſant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'Abbé lui remontra l'é-

normité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les privilèges de la loi naturelle qu'il connoissait parfaitement. L'Abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, & que sans les conventions faites entre les Hommes, la loi de nature ne serait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contracts, des dispenses. L'Ingénu lui répondit, par la réflexion que les sauvages ont toujours faite, vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'Abbé eut de la peine à résou-

dre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconſtans & de fripons parmi nous; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient raſſemblés dans une grande ville; mais auſſi il y a des ames ſages, honnêtes, éclairées, & ce ſont ces hommes-là qui ont fait les loix. Plus on eſt homme de bien, plus on doit s'y ſoumettre; on donne l'exemple aux vicieux qui reſpectent un frein que la vertu s'eſt donné elle-même.

Cette réponſe frapa l'Ingénu. On a déja remarqué qu'il avait l'eſprit juſte. On l'adoucit par des paroles flateuſes. On lui donna des eſpérances; ce ſont les deux pièges où

les hommes des deux hémiſphères ſe prennent ; on lui préſenta même Mademoiſelle de St. Yves quand elle eut fait ſa toilette. Tout ſe paſſa avec la plus grande bienſéance. Mais malgré cette décence, les yeux étincelants de l'Ingénu Hercule firent toujours baiſſer ceux de ſa maîtreſſe, & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ſes parens. Il fallut encor employer le crédit de la belle St. Yves ; plus elle ſentait ſon pouvoir ſur lui, & plus elle l'aimait. Elle le fit partir, & en fut très-affligée : enfin, quand il fut parti, l'Abbé qui non-ſeulement était le frère

très-aîné de Mlle. de S. Yves, mais qui était ſon tuteur, prit le parti de ſouſtraire ſa pupille aux empreſſements de cet amant terrible. Il alla conſulter le Bailly, qui deſtinant toujours ſon fils à la ſœur de l'Abbé, lui conſeilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible : une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris, mais une amante, & une amante auſſi ſage que tendre, c'était de quoi la mettre au déſeſpoir.

L'Ingénu, de retour chez le Prieur, raconta tout avec ſa naïveté ordinaire. Il eſſuya les mêmes remontrances, qui firent quelque ef-

fet ſur ſon eſprit, & aucun ſur ſes ſens ; mais le lendemain quand il voulut retourner chez ſa belle maîtreſſe pour raiſonner avec elle ſur la loi naturelle & ſur la loi de convention, Mr. le Bailly lui apprit avec une joie inſultante qu'elle était dans un couvent. Eh bien, dit-il, j'irai raiſonner dans ce couvent. Cela ne ſe peut, dit le Bailly ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus*, qui ſignifie aſſemblée ; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'aſſemblée. Sitôt qu'il fut inſtruit que cette aſſem-

blée était une eſpèce de priſon où l'on tenait les filles renfermées, choſe horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglois, il devint auſſi furieux que fut ſon patron Hercule, lors qu'Eurite, roi d'Œchalie, non moins cruel que l'Abbé de St. Yves, lui refuſa la belle Iolé ſa fille, non moins belle que la ſœur de l'Abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever ſa maîtreſſe, ou ſe brûler avec elle. Mlle de Kerkabon épouvantée, renonçait plus que jamais à toutes les eſpérances de voir ſon neveu ſous diacre; & diſait, en pleurant, qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batiſé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repouſſe les Anglais.

L'INGÉNU plongé dans une ſombre & profonde mélancolie, ſe promena vers les bords de la mer, ſon fuſil à deux coups ſur l'épaule, ſon grand coutelas au côté, tirant de temps en temps ſur quelques oiſeaux, & ſouvent tenté de tirer ſur lui-même ; mais il aimait encor la vie à cauſe de Mlle. de St. Yves. Tantôt il maudiſſait ſon oncle, ſa tante, & toute la baſſe Bretagne & ſon batême. Tantôt il les béniſſait, puiſqu'ils lui avaient fait connaître

celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller brûler le Couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'Est & d'Oueſt, que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où, lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs; il y vole en quatre bonds. Le Commandant

de la milice qui avait soupé avec lui chez le Prieur, le reconnut aussitôt; il court à lui les bras ouverts; Ah! c'est l'Ingénu, il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur se rassurèrent, & crièrent aussi, c'est l'Ingénu, c'est l'Ingénu.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il, pourquoi êtes-vous si effarés? a-t-on mis vos maîtresses dans des Couvents? Alors cent voix confuses s'écrient, Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent? Eh bien, repliqua le Huron, ce sont de braves gens; ils ne m'ont jamais proposé de me faire sous-diacre; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le Commandant lui fit enten-

dre que les Anglais venaient piller l'Abbaïe de la Montagne, boire le vin de ſon oncle, & peut-être enlever Mlle. de St. Yves ; que le petit vaiſſeau ſur lequel il avait abordé en Bretagne, n'était venu que pour reconnaître la côte, qu'ils faiſaient des actes d'hoſtilité, ſans avoir déclaré la guerre au Roi de France, & que la Province était expoſée. Ah ! ſi cela eſt, ils violent la loi naturelle ; laiſſez-moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je ſçais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puiſſent avoir un ſi méchant deſſein.

Pendant cette converſation l'eſcadre Anglaiſe approchait ; voilà le

Huron qui court vers elle, ſe jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaiſſeau amiral, & demande s'il eſt vrai qu'ils viennent ravager le païs ſans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout ſon bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, & le renvoyèrent.

L'Ingénu piqué ne ſongea plus qu'à ſe bien battre contre ſes anciens amis pour ſes compatriotes & pour Mr. le Prieur. Les gentilshommes du voiſinage accouraient de toutes parts ; il ſe joint à eux ; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débar-

quent, il court à eux, il en tue trois de ſa main, il bleſſe même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice; les Anglais ſe rembarquent, & toute la côte retentiſſait des cris de victoire, Vive le Roi, vive l'Ingénu. Chacun l'embraſſait, chacun s'empreſſait d'étancher le ſang de quelques bleſſures légères qu'il avait reçues. Ah! diſait-il, ſi Mlle. de St. Yves était-là, elle me mettrait une compreſſe.

Le Bailly qui s'était caché dans ſa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien ſurpris quand il entendit Hercule l'Ingénu dire

à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré, mes amis, ce n'eſt rien d'avoir délivré l'Abbaïe de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeuneſſe prit feu à ces ſeules paroles. On le ſuivait déja en foule, on courait au Couvent. Si le Bailly n'avait pas ſur le champ averti le Commandant, ſi on n'avait pas couru après la troupe joyeuſe, c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez ſon oncle & ſa tante, qui le baignèrent de larmes de tendreſſe.

Je vois bien que vous ne ſerez jamais ni ſous-diacre, ni Prieur, lui dit l'oncle, vous ſerez un officier

cier encor plus brave que mon frère le capitaine, & probablement auſſi gueux. Et Mlle. de Kerkabon pleurait toujours en l'embraſſant & en diſant, il ſe fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût ſous-diacre.

L'Ingénu, dans le combat, avait ramaſſé une groſſe bourſe remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laiſſé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourſe il ne pût acheter toute la baſſe Bretagne, & ſur-tout faire Mlle. de St. Yves grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Verſailles pour y recevoir le prix de ſes ſervices. Le Commandant, les principaux

officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être ſans difficulté préſenté au Roi. Cela ſeul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourſe anglaiſe un préſent conſidérable de leurs épargnes. L'Ingénu diſait en lui-même, quand je verrai le Roi, je lui demanderai Mlle. de St. Yves en mariage, & certainement il ne me refuſera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le Canton, étouffé d'embraſſements, baigné des larmes de ſa tante, béni par ſon oncle, & ſe recommandant à la belle St. Yves.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en Cour. Il ſoupe en chemin avec des Huguenots.

L'Ingénu prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville preſque déſerte, & de voir pluſieurs familles qui déménageaient. On lui dit que ſix ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames, & qu'à préſent il n'y en avait pas ſix mille. Il ne manqua

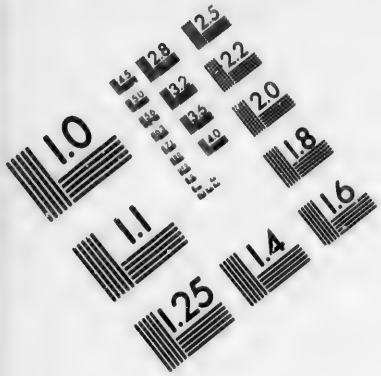
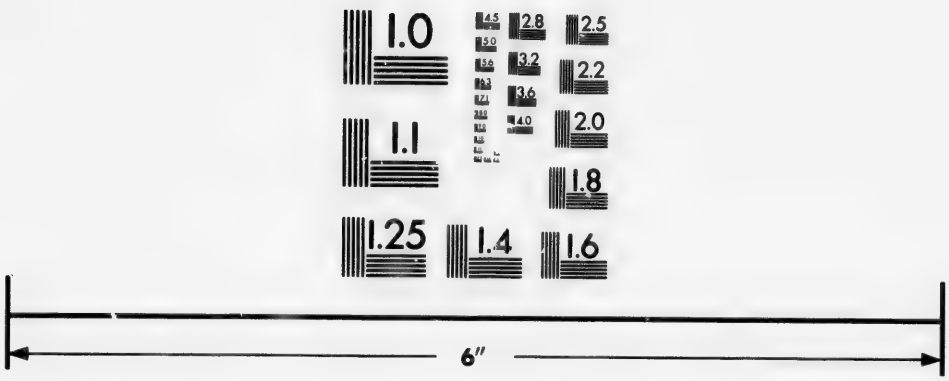
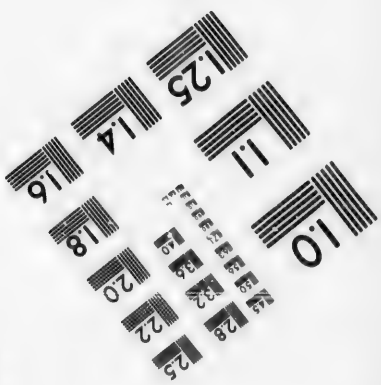


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pas d'en parler à ſouper dans ſon hôtellerie. Pluſieurs Proteſtants étaient à table ; les uns ſe plaignaient amérement, d'autres frémiſſaient de colère, d'autres diſaient en pleurant : *nos dulcia linquimus arva*, *nos patriam fugimus*. L'Ingénu qui ne ſavait pas le latin, ſe fit expliquer ces paroles qui ſignifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Meſſieurs ? C'eſt qu'on veut que nous reconnaiſſions le Pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épou-

ſer ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permiſſion. Ah ! Monſieur, ce Pape dit qu'il eſt le maître du domaine des Rois ! — Mais, Meſſieurs, de quelle profeſſion êtes-vous ? — Monſieur, nous ſommes, pour la plûpart, des drapiers & des fabriquants. — Si votre Pape dit qu'il eſt le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les Rois, c'eſt leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? — Alors un petit homme noir prit la parole, & expoſa très-ſavamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'éner-

gie, il déplora d'une manière si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les Dragons, que l'Ingénu à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand Roi, dont la gloire s'étend jusques chez les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, & de tant de bras qui l'auraient servi?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands Rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui; & qu'il nous ferait changer de religion, comme son mu-

ſicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ſes opéra. Non-ſeulement il perd déja cinq à ſix cent mille ſujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis; & le Roi Guillaume qui eſt actuellement maître de l'Angleterre, a compoſé pluſieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur Monarque.

Un tel déſaſtre eſt d'autant plus étonnant que le Pape régnant, à qui Louis XIV. ſacrifie une partie de ſon peuple, eſt ſon ennemi déclaré. Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été pouſſée ſi loin, que la France a eſpéré enfin de voir bri-

ſer le joug qui la ſoumet depuis tant de ſiècles à cet étranger, & ſur-tout de ne lui plus donner d'argent, ce qui eſt le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand Roi ſur ſes intérêts comme ſur l'étendue de ſon pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de ſon cœur.

L'Ingénu attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainſi un Monarque ſi cher aux Hu ons? Ce ſont les Jéſuites, lui répondit-on, c'eſt ſur-tout le Père de la Chaiſe, confeſſeur de Sa Majeſté. Il faut eſpérer que Dieu les en punira un

jour, & qu'ils ſeront chaſſés comme ils nous chaſſent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres ? Monſ. de Louvois nous envoye de tous côtés des Jéſuites & des Dragons.

Oh bien, Meſſieurs, répliqua l'Ingénu, qui ne pouvait plus ſe contenir, je vais à Verſailles recevoir la récompenſe dûe à mes ſervices ; je parlerai à ce Monſ. de Louvois ; on m'a dit que c'eſt lui qui fait la guerre de ſon cabinet. Je verrai le Roi, je lui ferai connaître la vérité. Il eſt impoſſible qu'on ne ſe rende pas à cette vérité quand on la ſent. Je reviendrai bientôt pour épouſer Mlle. de Saint Yves, & je vous prie à la noce.

Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand Seigneur qui voyageait incognito par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du Roi.

Il y avait à table un Jésuite déguisé qui servait d'espion au révérend père de la Chaise. Il lui rendait compte de tout, & le père de la Chaise en instruisait Monſ. de Louvois. L'espion écrivit. L'Ingénu & la Lettre arrivèrent presque en même temps à Versailles.

CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la Cour.

L'Ingénu débarque en pot de chambre (*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le Roi? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'Amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, & la ſcène allait être

(*) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert.

ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde du corps, Gentilhomme Breton, qui écarta la canaille. Monſieur, lui dit le voyageur, vous me paraiſſez un brave homme; je ſuis le neveu de Mr. le Prieur de notre Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au Roi; — je vous prie de me mener dans ſa chambre. Le garde, ravi de trouver un brave de ſa province qui ne paraiſſait pas au fait des uſages de la Cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainſi au Roi, & qu'il fallait être préſenté par Monſeigneur de Louvois. — Eh bien, menez-moi donc chez ce Monſeigneur de Louvois, qui,

sans doute, me conduira chez Sa Majesté. Il est encor plus difficile, répliqua le garde, de parler à Monseigneur de Louvois qu'à Sa Majesté. Mais je vais vous conduire chez Mr. Alexandre, le premier commis de la guerre, c'est comme si vous parliez au Ministre. Ils vont donc chez ce Mr. Alexandre, premier commis, & ils ne purent être introduits; il était en affaire avec une Dame de la Cour, & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de Mr. Alexandre; c'est comme si vous parliez à Mr. Alexandre lui-même.

Le Huron tout étonné le ſuit ; ils reſtent enſemble une demi-heure dans une petite anti-chambre. Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit l'Ingénu, eſt-ce que tout le monde eſt inviſible dans ce pays-ci? il eſt bien plus aiſé de ſe battre en baſſe Bretagne contre des Anglais, que de rencontrer à Verſailles les gens à qui on a affaire. Il ſe déſennuya en racontant ſes amours à ſon compatriote. Mais l'heure, en ſonnant, rappella le garde du corps à ſon poſte. Ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain ; & l'Ingénu reſta encor une autre demi-heure dans l'anti-chambre, en rêvant à Mlle. de St. Yves, & à la

difficulté de parler aux Rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monsieur, lui dit l'Ingénu, si j'avais attendu, pour repousser les Anglais, aussi long-temps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la basse Bretagne tout à leur aise. Ces paroles frapèrent le Commis. Il dit enfin au Breton : Que demandez-vous ? Récompense, dit l'autre, voici mes titres ; il lui étala tous ses certificats. Le Commis lut, & lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une Lieutenance. Moi ! que je donne de l'argent pour avoir re-

pouſſé les Anglais? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiances tranquillement? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le Roi faſſe ſortir Mademoiſelle de St. Yves du couvent, & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au Roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile; qu'on m'employe & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monſieur, qui parlez ſi haut? Oh oh! reprit l'Ingénu; vous n'avez donc pas lû mes certificats? c'eſt

donc

donc ainſi qu'on en uſe ! Je m'appelle Hercule de Kerkabon, je ſuis batiſé, je loge au cadran bleu ; & je me plaindrai de vous au Roi. Le commis conclut comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien ſaine, & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour, le révérend père la Chaiſe, confeſſeur de Louis XIV, avait reçu la lettre de ſon eſpion, qui accuſait le Breton Kerkabon de favoriſer dans ſon cœur les Huguenots, & de condamner la conduite des Jéſuites. Mr. de Louvois de ſon côté avait reçu une lettre de l'interrogant Bailli, qui dépeignait l'Ingénu comme un gar-

nement qui voulait brûler les couvents & enlever les filles.

L'Ingénu, après s'être promené dans les Jardins de Verſailles où il s'ennuya, après avoir ſoupé en Huron & en bas Breton, s'était couché dans la douce eſpérance de voir le Roi le lendemain, d'obtenir Mlle. de St. Yves en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, & de faire ceſſer la perſécution contre les Huguenots. Il ſe berçait de ces flateuſes idées quand la Maréchauſſée entra dans ſa chambre. Elle ſe ſaiſit d'abord de ſon fuſil à deux coups & de ſon grand ſabre.

On fit un inventaire de ſon ar-

gent comptant, & on le mena dans le château que fit conſtruire le Roi Charles V, fils de Jean II, auprès de la rue St. Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu, je vous le laiſſe à penſer. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il reſta dans l'engourdiſſement; puis tout-à-coup tranſporté d'une fureur qui redoublait ſes forces, il prend à la gorge deux de ſes conducteurs qui étaient avec lui dans le caroſſe, les jette par la portière, ſe jette après eux, & entraîne le troiſième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voi-

là donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse Bretagne ! Que dirais-tu, belle St. Yves, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déja occupée par un vieux solitaire de Port-Royal, nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des Sbires, voilà de la compagnie que je vous amène. Et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revê-

tue de larges barres. Les deux captifs reſtèrent ſéparés de l'Univers entier.

CHAPITRE X.

L'Ingénu enfermé à la Baſtille avec un Janſéniſte.

MOnſieur Gordon était un vieillard frais & ſerein, qui ſavait deux grandes choſes, ſuporter l'adverſité & conſoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatiſſant vers ſon compagnon, & lui dit en l'embraſſant : Qui que vous ſoyez qui venez partager mon tombeau, ſoyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourments dans l'abîme infernal où nous ſommes plon-

gés. Adorons la Providence qui nous y a conduits. Souffrons en paix, & eſpérons. Ces paroles firent ſur l'ame de l'Ingénu, l'effet des goutes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers compliments, Gordon, ſans le preſſer de lui apprendre la cauſe de ſon malheur, lui inſpira par la douceur de ſon entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le deſir d'ouvrir ſon cœur & de dépoſer le fardeau qui l'accablait, mais il ne pouvait deviner le ſujet de ſon malheur; cela lui paraiſſait un effet ſans cauſe,

& le bon homme Gordon était auſſi étonné que lui-même.

Il faut, dit le Janſéniſte au Huron, que Dieu ait de grands deſſeins ſur vous, puiſqu'il vous a conduit du Lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait batiſer en baſſe Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour votre ſalut. Ma foi, répondit l'Ingénu, je crois que le Diable s'eſt mêlé ſeul de ma deſtinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle ſauvages, ce ſont des gens de bien groſſiers; & les hommes de ce pays-ci ſont des coquins rafi-

nés. Je ſuis à la vérité bien ſurpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci ſous quatre verroux avec un prêtre ; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémiſphère pour aller ſe faire tuer dans l'autre, ou qui font naufrage en chemin, & qui ſont mangés des poiſſons. Je ne vois pas les gracieux deſſeins de Dieu ſur tous ces gens-là.

On leur aporta à dîner par un guichet. La converſation roula ſur la Providence, ſur les lettres de cachet, & ſur l'art de ne pas ſuccomber aux diſgraces auxquelles tout homme eſt expoſé dans ce monde.

Il y a deux ans que je ſuis ici, dit le vieillard, ſans autre conſolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaiſe humeur.

Ah! Mr. Gordon, s'écria l'Ingénu, vous n'aimez donc pas votre maraine! Si vous connaiſſiez comme moi Mlle. de St. Yves, vous ſeriez au déſeſpoir : à ces mots il ne put retenir ſes larmes, & il ſe ſentit alors un peu moins oppreſſé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes ſoulagent-elles? Il me ſemble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout eſt phyſique en nous, dit le vieillard; toute ſécrétion fait du bien au

corps, & tout ce qui le ſoulage, ſoulage l'ame ; nous ſommes les machines de la Providence.

L'Ingénu, qui comme nous l'avons dit pluſieurs fois, avait un grand fonds d'eſprit, fit de profondes réflexions ſur cette idée, dont il ſemblait qu'il avait la ſemence en lui-même. Après quoi il demanda à ſon compagnon, pourquoi ſa machine étoit depuis deux ans ſous quatre verroux ? Par la grace efficace, répondit Gordon : je paſſe pour Janſéniſte, j'ai connu Arnaud & Nicole : les Jéſuites nous ont perſécutés. Nous croyons que le Pape n'eſt qu'un Evêque comme un autre, & c'eſt pour ce-

là que le père de la Chaiſe a obtenu du Roi, ſon pénitent, un ordre de me ravir, ſans aucune formalité de juſtice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui eſt bien étrange, dit l'Ingénu; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le ſont qu'à cauſe du Pape.

A l'égard de votre grace efficace, je vous avoue que je n'y entends rien; mais je regarde comme une grande grace que Dieu m'ait fait trouver, dans mon malheur, un homme comme vous, qui verſe dans mon cœur des conſolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la converſation de

venait plus intéreſſante & plus inſtructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard ſavait beaucoup & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la phiſique de Rohault, qui était encor à la mode, & il eut le bon eſprit de n'y trouver que des incertitudes.

Enſuite, il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumiere l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination & nos ſens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pou-

vons nous les donner nous-mêmes. Quand il eut lû le ſecond volume, il ne fut plus ſi content, & il conclut qu'il eſt plus aiſé de détruire que de bâtir.

Son confrère étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de ſon eſprit, & s'attacha à lui davantage.

Votre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me parait avoir écrit la moitié de ſon livre avec ſa raiſon, & l'autre avec ſon imagination & ſes préjugés.

Quelques jours après Gordon lui demanda, que penſez-vous donc de l'ame, de la maniere dont

nous recevons nos idées ? de no-
re volonté, de la grace, du libre
rbitre ? Rien, lui répartit l'Ingé-
nu : Si je penſais quelque choſe,
'eſt que nous ſommes ſous la puiſ-
ance de l'Etre éternel comme les
ſtres & les éléments ; qu'il fait tout
n nous, que nous ſommes de pe-
ites roues de la machine immenſe
ont il eſt l'ame, qu'il agit par des
oix générales & non par des vues
rticulières ; cela ſeul me parait
ntelligible, tout le reſte eſt pour
oi un abîme de ténébres.

Mais, mon fils, ce ſerait faire
Dieu auteur du péché ! Mais, mon
ère, votre grace efficace ferait
Dieu auteur du péché auſſi ; car il

eſt certain que tous ceux à qui cet
te grace ſerait refuſée pécheraient,
& qui nous livre au mal n'eſt-il pa
l'auteur du mal ?

Cette naïveté embaraſſait fo
le bon homme ; il ſentait qu'il fai
ſait de vains efforts pour ſe tirer d
ce bourbier ; & il entaſſait tant d
paroles qui paraiſſaient avoir du
ſens, & qui n'en avaient poin
(dans le gout de la prémotio
phiſique,) que l'Ingénu en ava
pitié. Cette queſtion tenait évi
demment à l'origine du bien & d
mal ; & alors il fallait que le pau
vre Gordon paſſa en revue la boë
de Pandore, l'œuf d'Oroſmad
percé par Arimane, l'inimitié en
tr

tre Tiphon & Oſiris, & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin, ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre miſere ; & par un charme étrange la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines ; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſoufrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle S. Yves effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphiſique & de morale. Il ſe réveillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux Janſéniſte

oubliait sa grace efficace, & l'Abbé de St. Ciran, & Janſénius, pour conſoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raiſonnements, ils parlaient encor de leurs avantures, & après en avoir inutilement parlé ils liſaient enſemble ou ſéparément. L'eſprit du jeune homme ſe fortifiait de plus en plus. Il ſerait ſurtout allé très-loin en mathématique ſans les diſtractions que lui donnait Mlle. de St. Yves.

Il lut des hiſtoires : elles l'attriſtèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop miſérable. En effet, l'hiſtoire n'eſt que le tableau

des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocents & paisibles disparait toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie, qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer Clio du Poignard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs, ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoutante dans ses commencemens, si séche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de Henri IV, toujours si

dépourvue de grands monuments, ſi étrangére à ces belles découvertes qui ont illuſtré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obſcures reſſerrées dans un coin du monde.

Gordon penſait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était queſtion des Souverains de Feſenſac, de Féſanſaguét, & d'Aſtarac. Cette étude en effet ne ſerait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux ſiécles de la République Romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reſte de la terre. Le ſpectacle de Rome victorieuſe & légiſlatrice des

nations occupait ſon ame entière. Il s'échaufait en contemplant ce peuple qui fut gouverné ſept cent ans par l'entouſiaſme de la liberté & de la gloire.

Ainſi ſe paſſaient les jours, les ſemaines, les mois; & il ſe ſerait cru heureux dans le ſéjour du déſeſpoir s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendriſſait encor ſur le bon Prieur de notre Dame de la Montagne, & ſur la ſenſible Kerkabon; Que penſeront-ils, répétait-il ſouvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait

ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

Fin de la premiere Partie.